

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE

VILLAGES EN MARCHÉ!

Les porteurs de coton d'abord. Sur un ordre — un tirailleur en assure l'exécution — les indigènes s'acheminent, écrasés sous leur fardeau, vers le plus proche marché où ils vont faire réceptionner, puis vendre leur marchandise

Mêmes longues caravanes de noirs recrutés au loin pour les travaux de chemin de fer ou à l'intention des exploitants de la forêt... C'est un bien dur métier que celui de coupeur de bois, et là les souffrances ne sont pas que pour les noirs

L'Afrique est bien muette. Rien ne vous parvient de ce qui s'y passe. Le soleil pompe le sang des drames et tout est dit. On dîne à Houédé, dans la Maison de France, halte au milieu de la brousse. C'est calme. Et l'on apprend qu'ici, voilà deux mois, l'homme blanc et la femme blanche, hôtes de ce lieu solitaire, se sont tués pour se tuer. Ni jalousie, ni perte de l'honneur, ni souffrance à apaiser, aucun mobile. Seulement l'appel de la plus amère des terres. Obéissant tous deux à la voix que l'Afrique, de temps en temps, prend pour séduire le blanc, la femme s'est couchée dans le seul but de se faire tuer, l'homme a tué et puis s'est tué. Le boy dit qu'au matin il a trouvé commandant et madame commandant beaucoup, beaucoup malades. Ils étaient morts depuis six heures. « Cette nuit, ajoutait-il, hyène avait beaucoup parlé, beaucoup, beaucoup. »

Le lendemain, on déjeune dans une autre résidence, à Bafora. Le drame ne date plus que de trois semaines. Les palmes de la palmeraie semblent doucement balancer ce vieux souvenir. Le commandant dormait sous sa moustiquaire. Il était une heure du matin. Le poignard d'un nègre traversa d'un seul coup la moustiquaire et la poitrine du commandant. Vengeance d'un noir !

Je descendais sur la Côte d'Ivoire chez les coupeurs de bois.

Un sombre monôme : cent cinquante recrutés allaient de leur pas de maigres. Des *bilakoro*, de ceux qui, dans la vie, n'ont même pas droit à une ficelle. Ils marchaient depuis dix-sept jours. Un tirailleur, quatre capilas les conduisaient, chicotte en l'air, vers Firkessédougou, à la machine. Montant de la lagune d'Abidjan, elle est déjà au kilomètre 570 de la voie ferrée. Dans quatre ou cinq ans elle atteindra Bobo. Attention ! Le but est encore loin et la Gold Coast est à côté ! Ce n'est pas une façon d'amener les hommes au travail. Ils sont fatigués comme s'ils en revenaient ! Des camions ! des camions !

Voici Bouaké. Tout un village allant au marché de coton est en marche, des sacs sur la tête.

Comment organise-t-on la marche d'un village ?

Simplement. On lui envoie un tirailleur.

— Allez ! Allez ! Grouillez, tas de sauvages ! (Vous entendez bien que le tirailleur est un noir comme les autres, mais il représente l'autorité.) Dix tonnes coton pour marché Bouaké ! Quatre jours pour ramasser lui ; deux jours pour porter lui, grouillez, *fanants* (fainéants) !

Là-dessus, faisant siffler le manigolo, le tirailleur va s'installer dans la case du chef. Il demande la plus belle mousso, puis à boire et à manger. Fort d'une autorité qui le fait l'égal des anciens rois nègres, il confond dans son cerveau les



En haut : noirs transportant des sacs de coton. — En bas, à gauche : femmes employées à la même besogne, emmenant leur progéniture selon leur façon coutumière. Au centre : et à droite : la présentation de la marchandise.

pouvoirs qu'il représente avec ceux qu'il se donne. Il boit, mange, change de caprice. Ces simples arborent si crument leur majesté sur leur visage que plusieurs jours après on en rigole encore. J'en ai vu un, les deux jambes en équerre, debout et immobile et qui parlait d'une voix lointaine au milieu d'un village, alors qu'il n'y avait plus un chat autour de lui. « Plus vite... Courir... Service-service !... » disait-il.

— A qui t'adresses-tu ?

Il fit claquer ses rotules et répondit avec une gravité profonde :

— Ordre du commandant !

Aujourd'hui, les porteurs de coton se hâtent vers Bouaké. Ils vont d'un pas consentant. Ecrasés sous la charge, ils vous sourient. Le tirailleur fait le chien de berger. L'homme, la mousso, l'enfant, tout le monde est de corvée. Ils ne reverront plus leur case de quatre jours, mais ils vont voir le commandant ! Ceux qui apporteront du mauvais coton attraperont, comme de juste, quelques jours de « boîte ». Ils se dépêchent !

La ville est atteinte. Ils s'engouffrent dans la cour de la résidence, déposent leurs sacs, les ouvrent et se rangent. Le tirailleur contemple son œuvre et, d'un pas officiel, gagne le bureau du dieu de la brousse. Il se tige dans le cadre de la porte et, la main à la chéchia, il lance d'une voix de tonnerre :

— Commandant ! le coton il est abouté !

A ce moment commence la cérémonie de la réception. Le commandant sort ; il fouille chaque sac.

— *Atakoué!* dit-il. *Atakoué!* c'est bien, c'est bien, va peser.

Les heureux se dirigent vers la bascule contrôlée.

— Va trier !

Celui-là se retire, vide son sac et sépare le bon du mauvais.

Mais à celui-ci il dit : « A la boîte ! »

— A la boîte ! dit-il aussi au suivant.

Leur coton n'est pas joli, alors ils s'en vont à la boîte tout seuls. Cela les reposera de leurs deux jours de marche.

A la bascule on fait les comptes. Aujourd'hui, le coton se vendra deux francs quarante. L'écrivain trace sur un petit papier : 26 kilos à 2 fr. 40 = 52 fr. 40. C'est la somme que devra leur verser l'acheteur. La confiance règne !

Le tirailleur se tient au milieu de la cour, semblant attendre quelque chose.

— Sanna ! lui dit le commandant, tu as bien travaillé ; tu auras cinquante francs de gratification. Les cinquante francs doivent lui

faire plaisir, mais c'est surtout l'honneur qui transporte subitement Sanna. Son cœur lui monte au visage et ses deux Jones battent !

— Merci, commandant ! hurle-t-il. Merci ! Merci ! Merci !

Maintenant les nègres partent en ville vendre leur affaire. Dans l'allée des Margouillats, les commerçants sont devant leurs comptoirs. Ils ont la mine ironique. Ils semblent dire : « Vous voyez comme l'administration traite les blancs ? » Ils n'ont pas le droit de pister. Le commis noir qui courrait après le vendeur ira à la boîte. Mais il leur est permis d'appeler.

— Hep ! Hep ! Viens par ici ! Soixante-deux francs quarante ? fait un blanc, je te donne soixante-quatre francs. Vends-moi ton sac.

Le nègre fuit. Il vent soixante-deux quarante et non pas soixante-quatre.

C'est le meilleur animal de la création.

Je vais chez les coupeurs de bois. La forêt est plus bas, mais le recrutement est par ici. Pour le chemin de fer et les travaux d'Etat, le recrutement est officiel ; il n'est que toléré pour les coupeurs de bois. C'est l'un des drames de l'Afrique.

Les administrateurs sont divisés en deux : ceux qui veulent bien aider au recrutement des coupeurs et ceux qui s'y opposent.

— Cela me crève le cœur, me dit le commandant de X... Je mets dans leurs roues tous les bâtons que je peux. Cette année, malgré les ordres, j'ai réussi à leur refuser les hommes. C'est l'esclavage pour le compte de particuliers.

Au vrai, voici comment la chose se passe. Le gouverneur prévient par télégramme l'administrateur que M. Chêne viendra chez lui recruter trois cents hommes. Si l'administrateur n'a pas d'idées personnelles sur la question, il dit à son interprète : « Va dans les villages et dis aux chefs qu'il me faut trois cents hommes. » L'interprète va et fait la commission. Il n'en dit pas plus, mais les chefs « connaissent manière ». Ils savent que si le commandant n'a pas ses trois cents hommes, eux iront à la boîte. Alors ils les envoient — des captifs, bien entendu.

L'administrateur est-il rébarbatif ? Cela donne lieu à des scènes tragiques dans des résidences de brousse. J'ai assisté à l'une de ces palabres.

— Je vous feral déplacer ! criait le coupeur.

— Sortez de chez moi ! répondait le commandant.

Un chef noir était là.

— Ecoute, commandant, disait-il. Le 1^{er} janvier, j'ai bien payé ton impôt. Tu m'as dit : « Plante du cacao. » J'ai planté du cacao. Tu vois qu'on t'obéit. Si tu me dis :

« Envoie des hommes tirer les billes pour M. le coupeur de bois », je t'envierai les hommes, parce que je sais que tu peux me faire du mal. Mais les hommes y mourront.

— Je ne te commande rien, fit le commandant, tu entends bien : rien.

— Alors mes billes vont pourrir ! Vous êtes témoin, monsieur, de la façon dont on aide les colons.

— On pourrait peut-être remplacer les hommes par des tracteurs ? dis-je.

— C'est vous qui me donnerez l'argent pour acheter les tracteurs ?

Albert LONDRES.

(La suite à la deuxième page.)



Un chanteur. (Croquis de Rouquayrol.)

QUATRE MOIS PARMI NOS NOIRS D'AFRIQUE

— SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE —

La France est riche. Les colonies sont riches, mais nous n'avons pas la mentalité que l'époque nous commanderait d'avoir. Les capitaux n'ont pas confiance dans les affaires coloniales et le Français, dans ses plus riches mines d'or, travaille encore à la petite semaine ! L'Anglais a tout, les Belges ont tout ; nous n'avons, nous, que le moteur à foutou (le nègre) !

Alors, que voit-on ? On voit le marché aux hommes à Bouaké. C'est assez pittoresque. Des malins, au courant des difficultés des coupeurs de bois, montent recruter par tous les moyens en Haute-Volta, dans le *réservoir*. Connaisant le prix du temps, ils descendent leur marchandise en camions et cèdent les captifs à deux cents francs la tête aux entrepreneurs embarrassés.

Le coupeur de bois !

Bientôt le romancier le dévorera. Les légendes qui nimbèrent les chercheurs d'or l'attendent. Sans lui, l'Afrique serait plus pâle ; il est son relief.

Il ne faut pas le voir à Grand-Bassam. Là, sa gloire n'a d'autre répondant que son compte en banque. Dépouillé de son auréole, il ne brille plus que par ses escarpins vernis. Ces escarpins, il les porte même quand il devrait avoir des bottes de sept lieues. Vous vous imaginez difficilement la sensation que peut produire la vue de deux escarpins vernis s'agitant en pleine forêt vierge sous une voiture renversée. C'est ainsi, cependant, que cet après-midi j'ai rencontré M. Pujol en tournée de recrutement. Heureusement, il en faut de plus rudes pour tuer un coupeur de bois. M. Pujol allait encore très bien.

Ces hommes, tarabustés par le démon de la fortune, marchant dans un mirage de millions, proflent leur audacieuse silhouette sur un autre champ d'exploits. C'est ici. C'est la forêt.

Si le noir y souffre, le blanc aussi. La vie de chef de chantier est une terrible aventure. Ce sont de jeunes hommes à qui la force peut fléchir par manque, mais l'estomac, jamais ! Ils vivent dans le poto-poto comme leurs nègres.

Les forêts de la Côte d'Ivoire et du Gabon ne sont pas des buts de promenade, mais des lieux grandioses et surnois à qui la pourriture des feuilles donne le parfum de la mort. Quand on voit rentrer du chantier à leur case, sous leur toiture de feuilles de bananiers, ces blancs, nos frères, plus d'un flotte dans sa marche. Ils restent des mois sans rencontrer un autre blanc. S'ils mouraient, ils devraient s'enterrer tout seuls. Les jours de fête, quand ils délaissent les conserves, ils se régalaient d'une cervelle de singe. Il leur vient même des idées bizarres. Ainsi l'un d'eux ne crut pas manquer à la bienséance en écrivant le plus sérieusement du monde à la sainte religieuse, directrice de l'orphelinat de Grand-Bassam, pour la prier de lui choisir elle-même une compagne parmi ses pensionnaires.

Seuls avec deux cents noirs, les plus doux ne quittent pas la chicotte. Las, épuisés, vous les voyez, dans un sursaut de conscience professionnelle, se lever du tronc où ils sont assis et courir rageusement après les déserteurs. Dix mille nègres, ayant fui le tirage des billes, vivent hors des villages, de la vie des singes rouges, entre Dimbokro et Abidjan. Dix mille que les chefs de chantier n'ont pas rattrapés ! Pourtant, ils connaissent chaque homme par son nom. Les soirs, quand, un par un, les captifs rentrent au campement, ils les interpellent, leur œil dur et jeune dans leurs yeux. Triste retour et du blanc harassé et du noir défait ! Pas un bruit, rien d'autre que le cri rauque du turaco bleu, un oiseau qui parle avec une voix d'outre-tombe. Alors le jeune homme de France rentre sous ses feuilles de bananier. Il monte ses bouteilles d'apéritif sur sa table, et peut-être chante-t-il tous les soirs la chanson de celui-ci, surpris dans sa solitude :

Coupeur de bois,

Qu'entends-tu dans la forêt noire ?

— Je n'entends pas les violons

Comme les heureux de la vie,

Mais dans mon bois j'entends l'écho

De la voix de mon chef Bété

Tirant sa bille d'Ivoko !... A. L.